

## Un poète donne l'estocade à la corrida

**POÈTE** | Christian Laborde signe un pamphlet contre la «chorégraphie charognarde».

© ULF ANDERSEN | Christian Laborde. «Matador: de l'espagnol matar, tuer. Le matador est un tueur, un boucher.»

LIONEL CHIUCH | 18.04.2009 | 00:01

Corrida, basta!, c'est avant tout une flamboyante déclaration d'amour. Celle d'un écrivain, Christian Laborde, qui enfant croisa le regard d'un taureau. Et qui, depuis, voue à l'espèce une admiration sincère, comme il admire cet autre «petit taureau» qu'était Claude Nougaro. Sur le chanteur – qui se disait son «frère de race» – Christian Laborde a écrit une virevoltante biographie, *L'homme aux semelles de swing*. Sur «le bel animal aux yeux bleu marine», il publie aujourd'hui un pamphlet réjouissant et salutaire. Le lyrisme y côtoie la colère, la gifle (pour les aficionados) y succède à la caresse (pour le taureau).

### Au service de la mort

La charge est d'autant plus efficace qu'elle se double d'une argumentation très documentée. L'auteur ne se contente pas en effet de dénoncer la cruauté, la vulgarité et les mensonges qui entourent la pratique de la corrida. Ni de poser des questions: «L'homme est-il encore un homme, un être de culture, un honnête homme quand il écorche, humilie, torture et tue un animal afin que jouisse la plus grande salope que la terre ait jamais portée: la foule?»

Non, en bon enfant du Sud-Ouest, Christian Laborde connaît son sujet. Il en maîtrise l'histoire et les rituels. Et sait, non sans habileté, tirer profit des propos des adeptes de la corrida pour appuyer sa démonstration. C'est en les saisissant dans leur «verbiage heroïco-esthétique» qu'il moque ces clients «de la torture codifiée d'un animal privé de ses moyens, de la victoire sans gloire d'un bourreau fardé comme une pouffe».

Et qu'on ne vienne pas lui rétorquer qu'il s'agit d'un «art». «L'art, c'est le triomphe de la vie, du rêve, du merveilleux (...). Le boucher sévillan, lui, est au service de la mort.» Ni, comme l'affirme un chroniqueur de Libération, en s'appuyant sur une étude absurde ici démontée, que le taureau ne ressent pas la douleur. «Quand Dieu a créé le monde (...) il a évidemment veillé à ce que le taureau, contrairement aux autres animaux de la création, ne ressente ni douleur ni souffrance afin que les Espagnols puissent, l'âme en paix, le torturer à plaisir», s'indigne l'écrivain.

Pour descendre à son tour dans l'arène où l'attendent Cocteau, Hemingway, Roselyne Bachelot et autres fans de saignées publiques, Christian Laborde peut compter sur Gandhi, Zola, Trenet ou encore l'anarchiste Ernest Cœurderoy. Sur l'écrivain Milan Kundera aussi, qui écrit: «Le véritable test moral de l'humanité, ce sont ses relations avec ceux qui sont à sa merci: les animaux. Et c'est ici que s'est produite la plus grande déroute de l'homme, débâcle fondamentale dont toutes les autres découlent.»

A ceux qui le taxeraient de «sensiblerie», l'auteur oppose une philanthropie qui n'est pas réservée aux seuls humains. «Les tueurs de taureaux (...) ne sont rien d'autre que de sombres cartésiens», «des humanistes au pire sens du terme», constate-t-il.

Mais c'est pour la fin que Christian Laborde réserve le meilleur ou plutôt le pire. En décrivant les tortures qui préludent – pas toujours, heureusement – à la mise à mort de l'animal. Yeux enduits de vaseline, injections en tout genre, pattes parfois aspergées d'essence de térébenthine, aiguilles cassées dans les testicules, «afeitado» (opération qui consiste à scier, à vif, les cornes du taureau), etc. Et tandis que l'animal agonise retentit cette question toujours valable d'Ernest Cœurderoy: «Dites si dans cette organisation bestiale, il peut y avoir autre chose que la soif du sang, une stupide vanité et des instincts féroces?»

*Corrida, Basta!* de Christian Laborde. Ed. Robert Laffont. 139 pages.

## Itinéraire d'un amateur de petite reine et de gros ours

Né en 1955 dans les Pyrénées, Christian Laborde suit des chemins de traverse depuis son entrée en littérature. Il reste, avec *L'os de Dionysos* (1987), l'un des derniers auteurs français censurés, pour «pornographie, lubricité, danger pour la jeunesse en pleine formation physique et morale, invitation au désordre et à la moquerie». Voilà qui vous pose un homme, et plus encore un écrivain. Loin de s'offusquer, Christian Laborde s'est réjoui d'une «distinction» qui le classe dans la catégorie des «empêcheurs de tourner en rond». Une activité qu'il exerça naguère au sein de *L'Idiot international*, gazette aux idées parfois contestables mais bourrée de plumes talentueuses, que dirigeait l'infréquentable Jean-Edern Hallier.

Quand il ne défend pas les ours ou les taureaux, celui que certains considèrent comme «l'un des meilleurs prosateurs français» s'enflamme pour les grandes épopées cyclistes, pour Cantona ou pour les coups de blues de feu son ami Claude Nougaro.

Il écrit également des poèmes, dans lesquels il est question de «trou du cul», de «vulve» et parfois même de «paupières s'arrimant aux vitres des voitures». Bref, Christian Laborde est un type singulier qui aime tout à la fois Nabokov et Fausto Coppi. Il déteste en revanche la tauromachie et devait d'ailleurs en débattre sur le plateau de Guillaume Durand le 5 avril dernier. Seulement voilà, les procorrida ont refusé un interlocuteur qui leur semblait plus coriace qu'un taureau. *Dommage*. LCh